**Stendhal, *Journaux et papiers : volume I – 1797-1804*,
édition établie par Cécile Meynard, Hélène de
Jacquelot et Marie-Rose Corredor, Grenoble, Ellug,
2013, 696 p.**

Michel Braud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1568>

DOI : [10.4000/genesis.1568](https://doi.org/10.4000/genesis.1568)

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique
littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2015

Pagination : 203-204

ISBN : 9791023105049

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Michel Braud, « Stendhal, *Journaux et papiers : volume I – 1797-1804*, édition établie par Cécile Meynard, Hélène de Jacquelot et Marie-Rose Corredor, Grenoble, Ellug, 2013, 696 p. », *Genesis* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 04 mai 2017, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1568> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1568>

Comptes rendus d'ouvrages

Stendhal, *Journaux et papiers* : volume I – 1797-1804, édition établie par Cécile Meynard, Hélène de Jacquilot et Marie-Rose Corredor, Grenoble, Ellug, 2013, 696 p.

Compte rendu par Michel Braud

Le lecteur des éditions successives du *Journal* de Stendhal ne peut qu'être saisi par les différences qu'il perçoit entre elles. Même en faisant la part des manuscrits longtemps inaccessibles comme ceux du fonds Bérès acquis il y a quelques années par la Bibliothèque municipale de Grenoble, il ne peut pas ne pas noter les différences existant dans le choix des entrées et parfois dans leur ordre. On se doutait par conséquent que le « journal » n'était pas un texte continu – ni même une série de textes continus –, mais on ne pouvait pas vraiment imaginer combien il avait fait l'objet d'une reconstruction par les éditeurs successifs sur la base d'une séparation *a priori* entre les séries des « pensées » (notamment littéraires) et les réflexions intimes. Le volume proposé par Cécile Meynard, Hélène de Jacquilot et Marie-Rose Corredor, et dont la partie informatique a été assurée par Thomas Lebarbé, élaboré sur des critères éditoriaux explicites et rigoureux, permet de se représenter plus clairement l'état actuel des « journaux et papiers » de Stendhal.

Les éditrices ont réuni tous les documents par lesquels le jeune Stendhal s'exerce à devenir lui-même, sur la base de l'unité thématique d'un texte inscrit sur un support (pour autant qu'on puisse s'assurer de celui-ci puisque les cahiers ont été rognés pour être reliés) et selon l'ordre chronologique. On trouve ainsi

pêle-mêle des projets et brouillons de comédies et tragédies, des fragments de journal, des traductions du latin, des poèmes, des pensées diverses, des notes de lecture, des listes de rimes, diérèses et hiatus, une énumération de dieux latins, un inventaire d'effets personnels, un autre d'hommes connus, un index des caractères de théâtre, des séries de réflexions générales sur l'homme et les convenances sociales... Le tout sous des formats très hétérogènes quant à leur longueur et leur élaboration formelle. De nombreux textes relèvent du brouillon littéraire ou sont des outils utiles à cette élaboration ; beaucoup d'autres pourraient se rattacher à un objectif de perfectionnement et d'enregistrement de soi, comme les journaux, les relevés de dettes et les listes d'objets personnels ; une dernière série de documents tient de la fiche de lecture et sert à la fois à ordonner un ensemble de savoir à mémoriser et à confronter sa sensibilité et sa réflexion à d'autres esprits. Toutefois, si l'on peut ainsi caractériser rapidement les enjeux de ces pratiques d'écriture, les frontières entre ces regroupements sont éminemment incertaines car tous les documents sont les supports d'un projet singulier de formation de soi et de son écriture. Il s'agit de s'observer, de se corriger, de comprendre les rapports sociaux, de s'entraîner à les maîtriser – pour soi-même et en vue d'une création littéraire pour laquelle Stendhal cherche à s'imprégner de modèles, à analyser leur style et à s'entraîner à la rédaction. Il n'y a pas de solution de continuité entre l'observation de soi, la lecture ou la formulation de « pensées » et l'élaboration de caractères comiques ou tragiques. Le

« Dossier de formation » qui est adjoint à ce volume trouve d'ailleurs naturellement sa place dans l'ensemble. Au moment où il commence à se dessiner un avenir, l'apprenti écrivain compose, pour reprendre le titre d'un des textes, les bribes d'un « dictionnaire [...] pour entendre soi et les autres » – et pour les représenter. Il a d'ailleurs conscience de conduire son propre apprentissage, comme il le relève au détour d'une lecture de *Télémaque* : « Je n'écris [ces réflexions] que pour avoir l'occasion d'approfondir l'impression que me fait *Télémaque* et pour me servir dans un an ou deux, de marque du point où j'en étais à la fin de 1802 ».

L'entreprise éditoriale des *Journaux et papiers* est donc particulièrement utile pour suivre l'histoire de la formation de l'écrivain ; elle constitue aussi un ensemble de documents très riche pour l'histoire culturelle, et particulièrement l'histoire de l'éducation à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles ; elle est enfin un outil de premier ordre pour appréhender dans son contexte la tenue d'un des premiers journaux intimes et plus largement la naissance du genre. Les qualités de mise en page, la précision des notices et des notes explicatives en font le complément nécessaire aux éditions du journal. Je ne regretterai qu'un seul choix éditorial annoncé par les éditrices – qui n'enlève rien à ce volume il est vrai –, à savoir l'exclusion des *marginalia* de l'ensemble des journaux et papiers. On sait que Stendhal a dispersé sur différents supports, et particulièrement sur les volumes de sa bibliothèque, des notes datées, thématiquement diverses, en relation ou non

avec le support d'écriture. Sans doute peut-on regretter leur intégration sans précaution dans le *Journal*, comme cela a été fait dans la dernière édition Pléiade, qui induit une perspective de lecture trompeuse. Et on concèdera que la difficulté éditoriale est de taille. Il faut en effet combiner deux ensembles de contraintes qui apparaissent exclusives : ces notes se caractérisent par une certaine unité formelle et sont situées, par la datation, en relation au cours de l'existence du scripteur ; mais d'un autre côté, leur dispersion sur les différents volumes ainsi que le rapprochement de certaines d'entre elles sur un même support n'est pas non plus sans importance. Une édition uniquement numérique peut paraître une solution à la mesure de la difficulté, mais cela n'est pas entièrement cohérent avec l'entreprise des *Journaux et papiers* qui complète très utilement le site <manuscrits-de-stendhal.org> – dont il faut souligner l'intérêt et la qualité. La maniabilité d'une édition papier et la vue d'ensemble des textes qu'elle offre restent irremplaçables. Les éditrices ont encore quelques années devant elles, avant d'arriver à l'édition de la période concernée, pour dépasser cette aporie. Pour l'instant, on se doit de les féliciter pour cette très belle réussite éditoriale.

Balzac, *L'éternelle genèse*, textes réunis et présentés par Jacques Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 2015, 256 p.

Compte rendu par Lionel Rerat

L'immensité d'une œuvre ne s'établit pas à partir d'un état figé de l'écriture, du moment où le mouvement délicat de la plume cède le pas au rythme effréné des rouages métalliques d'une presse Stanhope. Sortir de la matérialité « définitive » de l'œuvre (car elle ne l'est jamais vraiment, *a fortiori* chez Balzac) implique que nous résistions à l'évidence de sa

structuration progressive. C'est avec cette considération de l'œuvre en mouvement, façonnée et dynamisée par le regard inassouvi de son créateur, que Jacques Neefs, directeur et riche contributeur de l'ouvrage *Balzac, l'éternelle genèse*, pénètre l'« espace génétique polymorphe » (p. 7) que nous lègue avec fierté *La Comédie humaine* (1829-1855).

Appréhender l'écriture balzacienne à partir de sa genèse sera sans doute considéré comme un exercice périlleux et – compte tenu de l'incomplétude des dossiers génétiques conservés – lacunaire. Fragment par fragment, bribe après bribe, d'approche en approche, les neuf contributeurs de ce collectif¹ esquivent avec brio et érudition les rets de l'afféterie en formulant un commentaire aussi riche que diversifié à chaque point de leur étude. Ne se contentant guère d'y exposer complaisamment leurs trouvailles, c'est avec une grande finesse que ceux-ci se proposent d'étudier les nombreuses strates constitutives de l'écriture balzacienne.

Les contributeurs de l'ouvrage se plongent collectivement, mais chacun selon ses affinités respectives, dans l'univers des manuscrits de Balzac en livrant des analyses ponctuelles sur cet « édifice de mémoire » (p. 87), cette « cathédrale de papier » que constitue *La Comédie humaine*.

L'immensité du monument nous est donnée à voir à partir de l'analyse des « dossiers-Balzac », dossiers dont les auteurs de l'ouvrage ne manquent pas de rappeler le caractère « partiel » et « incomplet ». Dans la première section de l'étude, Isabelle Tournier revient sur cette « incomplétude » en nous proposant d'ailleurs une distinction intéressante entre « dossiers d'œuvre » et « dossiers génétiques », remettant ainsi en cause la nomenclature usuelle de la génétique à partir du cas Balzac. Le regretté Roger Pierrot ne manque pas de nous rappeler lui aussi au fil de sa plume que « [c]haque stratégie de classement et de conservation correspond à des attentions et à des intérêts différents, étroitement liés à

l'attention portée à la création et à l'écriture » (p. 30). En lisant ce volume, nous découvrons à quel point l'entreprise balzacienne se développe à la mesure des impératifs éditoriaux (cadence, échéance, dispositif) et se déploie à partir des linéaments d'une ambition, celle de *La Comédie humaine*. L'archive manuscrite (allographe et autographe), les épreuves, placards, dossiers et autres missives portent en leurs seins les stigmates d'une écriture qui se nourrit de sa propre matière et qui se meut sur l'autel de son autocritique.

Roger Pierrot étudie les pratiques d'écriture de Balzac à partir de sa forme, son épitexte « privé » : quelques fragments de correspondance ayant fait l'objet d'actes de conservation spécifiques. Il nous rappelle, au besoin, que la matière épistolaire est riche en informations pour les études génétiques. Isabelle Tournier, quant à elle, nous plonge dans l'univers des manuscrits, dans ces « dossiers » d'archives tendancieux au classement discutable et sans cesse à rediscuter. Elle nous démontre que les modalités archivistiques ont un impact non négligeable sur l'interprétation de l'œuvre. Enfin, Jacques Neefs interroge *La Comédie humaine* dans son rapport au temps : il nous rappelle le rôle qu'a joué l'Histoire, la grande, dans le processus de création de l'œuvre dont le caractère sociologique s'est affirmé progressivement.

La deuxième section de l'ouvrage nous transporte au cœur de l'acte d'écriture balzacien, à la virtualité de son espace, sa cadence, ses habitudes, sa réflexivité. Nous découvrons ici que le moment de l'écriture coïncide avec celui de la naissance d'une œuvre pensée comme un tout anthologique. Saisie au travers de ses nombreuses mutations – davantage que par ses métamorphoses –, l'écriture de Balzac se donne à voir de

1. R. Pierrot, I. Tournier, J. Neefs, C. Barel-Moisán, M. Lichtlé, A. Del Lungo, E. Bordas, S. Pietri et A. Herschberg Pierrot. L'ordre nominatif suit la structure de l'ouvrage.